

Chapitre X

CROIRE AU CHRIST

POUR CROIRE EN DIEU LE PÈRE

Introduction

« **Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi** » (cf. Jn 14, 1). Nous avons vu la dernière fois comment, pour grandir dans la foi et l'espérance, nous devons suivre le Christ sur un chemin d'humilité, de douceur et de patience, en mortifiant notre moi orgueilleux et dominateur¹. Il y a là une ascèse des vertus théologiques que nous aurions grand tort de négliger. Elle est à vivre au quotidien au travers des épreuves que Dieu ne cesse de « nous proposer » sur notre chemin pour que nous puissions mourir chaque jour davantage à nous-mêmes². Il faut comprendre en même temps que la pratique de cette ascèse spirituelle ne peut suffire par elle-même à briser radicalement notre moi, à nous purifier entièrement. Elle ne peut être vécue qu'à l'intérieur de **notre foi au Christ Rédempteur**. C'est lui, et lui seul, qui « est capable de sauver de façon définitive ceux qui par lui s'avancent vers Dieu » (cf. He 7, 25). Il nous faut croire en lui si nous voulons pouvoir mettre en Dieu toute notre foi et notre espérance.

1. L'engrenage fatal du péché et de la mort

Nous sommes enfermés et nous avons besoin d'être tirés hors de nous-mêmes et de nos péchés comme la brebis qui « tombe dans un trou » et que le berger vient « prendre et relever » (cf. Mt 12, 11). En chacun de nous qui « sommes mauvais » (cf. Lc 11, 13), il y a un « mauvais fond » (cf. Lc 6, 45), une « source noire » que nous pouvons certes mortifier quotidiennement mais que nous ne pouvons pas anéantir par nous-mêmes. Ce qui est grave, ce n'est pas la blessure elle-même, la souffrance d'abandon, l'angoisse, le vide qu'a provoqués le manque d'amour, mais c'est la manière dont cette blessure intérieure s'est pour ainsi dire **infectée**. Il n'y a pas seulement l'apparition de cet égocentrisme de fond dont nous avons abondamment parlé, mais il y a aussi le fait

¹ Il y aurait encore beaucoup à dire quant au primat des petites vertus évangéliques par rapport aux grandes vertus morales que sont la justice, la prudence, la force, la tempérance. En effet, nous recherchons spontanément comment bien agir, comment perfectionner nos actions concrètes et nous oublions si facilement de « veiller d'abord sur notre cœur » (cf. Pr 4, 23) pour que nos belles œuvres ne soient pas contaminées secrètement par notre « moi ». Ce n'est pas en effet la grandeur de nos œuvres que Dieu regarde mais la pureté de notre cœur, c'est-à-dire en définitive l'esprit de foi et d'espérance avec lequel nous les faisons. « Que m'importent vos innombrables sacrifices, dit le Seigneur. (...) Lavez-vous, purifiez-vous. Ôtez de ma vue vos actions perverses » (cf. Is 1, 11. 16).

² Selon la prière que le Père Thomas aimait dire chaque jour : « **Mon Dieu, faites-moi la grâce de mourir chaque jour un peu plus à moi-même !** »

que, plus concrètement, dans notre cœur ou dans nos actions, **nous réagissons mal au mal**, que ce soit au niveau de notre agressivité³ ou de celui de notre affectivité. Nous n'avons pas la force de le supporter, nous « nous laissons vaincre par lui » (cf. Rm 12, 21) en ce sens-là, et nous nous installons progressivement dans un certain mode de vie, un certain comportement avec les autres marqué par cette mauvaise gestion de nos blessures, c'est-à-dire finalement par le péché.

Nous avons mal réagi dès notre petite enfance parce que, « ne connaissant pas l'amour que Dieu a pour nous »⁴, nous n'avons **pas eu la force de rester dans une attitude de foi et d'espérance** qui nous permettent de traverser notre angoisse d'abandon en patientant, sans tomber dans des amours de substitution, des amours égoïstes qui se réalisent dans la domination, la possession ou l'impureté et « l'ivrognerie »⁵. Nous nous laissons ainsi aller à suivre « les passions et les convoitises de la chair » (cf. Ga 5, 26), comme pour combler nous-mêmes le vide par « la jouissance éphémère du péché »⁶ (cf. He 11, 25). C'est ainsi que nous continuons à **nous blesser nous-mêmes et les uns les autres**⁷ par tous les péchés que nous pouvons commettre⁸ d'une manière visible ou cachée, car « le salaire du péché, c'est la mort » (cf. Rm 6, 22 et aussi Jc 1, 15). C'est ainsi que « le péché a régné dans la mort » (cf. Rm 5, 21) puisque nous n'avons pas la force d'être « vainqueur du mal par le bien » (cf. Rm 12, 21) et nous

³ Le docteur Bernard Dubois explique bien dans son enseignement comment, par rapport à l'angoisse d'abandon, nous réagissons d'abord par la violence, la colère, l'impatience, jusqu'à connaître comme la petite Thérèse des « furies épouvantables ». Nous pouvons par la suite refouler cette agressivité pour entrer dans le désir de plaire à autrui. Nous renonçons à être l'enfant rebelle pour devenir l'enfant sage, celui qui s'écrase et tombe dans une dépendance affective aliénante (c'est là qu'on peut parler d'un amour fusionnel dans la mesure où l'on cherche son identité en l'autre).

⁴ À moins d'avoir baigné dans un milieu familial profondément chrétien, c'est-à-dire d'avoir pu être mis en contact avec l'Amour divin par la sainteté de nos parents et par la prière.

⁵ Comme le montre bien la parabole de l'intendant qui « dit dans son cœur : « Mon maître tarde à venir », et qui se met à frapper les serviteurs et les servantes, à manger, boire et s'enivrer » (cf. Lc 12, 45). C'est le désespoir qui nous pousse à cela comme le fait remarquer le Père Thomas : « Le désespoir est comme une tentative pour sortir de l'angoisse. **Le désespéré se réfugie dans un amour égoïste** », un amour égoïste qui se réalise tantôt dans une agressivité dominatrice, tantôt une affectivité pleine de convoitise.

⁶ « Or on sait bien tout ce que produit la chair : fornication, impureté, débauche, idolâtrie, magie, haines, discorde, jalousie, emportement, disputes, dissensions, scissions, sentiments d'envie, orgies ripailles et choses semblables » (cf. Ga 5, 19-21). Face aux carences d'amour dues aux péchés de nos parents, il aurait fallu « nous jeter dans les bras du Seigneur et non dans ceux des hommes » (cf. Si 2, 18), au lieu de nous refermer sur nous-mêmes et de rechercher toutes sortes de misérables consolations pour atténuer notre angoisse. Étant nous-mêmes marqués par le péché originel, nous n'avons pas cherché refuge auprès de Celui qui seul pouvait nous guérir notre cœur blessé. Nous nous sommes éloignés de cette attitude première de confiance et d'abandon que Dieu attendait de notre cœur d'enfant et nous nous sommes nous-mêmes livrés à toutes sortes de péchés.

⁷ Le comportement blessant d'autrui fait d'autant plus de mal qu'il fait résonance avec les blessures reçues dès notre naissance, ou même avant, dans le sein de notre mère.

⁸ D'une manière évidente quand il s'agit de notre agressivité contaminée par notre moi dominateur au sens où saint Paul dit : « Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous allez vous détruire les uns les autres » (Ga 5, 15) ; mais on pourrait en dire autant quant aux effets destructeurs d'une affectivité impure, c'est-à-dire possessive, étouffante, aliénante au sens où, par exemple, saint Paul dit des faux apôtres : « Leur attachement pour vous n'est pas bon ; ils veulent vous séparer de moi, pour vous attacher à eux » (Ga 4, 17). Un comportement dévié comme cet attachement induit chez l'autre un comportement aussi dévié.

devenons les uns pour les autres occasion de chute. Il y a là **un engrenage fatal**⁹ contre lequel nos propres forces humaines ne peuvent suffire¹⁰.

2. L'amour victorieux du mal

« **Il nous aime et nous a déliés de nos péchés par son sang** » (cf. Ap 1, 5). C'est par son sang « répandu pour une multitude en rémission des péchés » que le Christ nous a sauvés du péché. La charité, en effet, « **couvre une multitude de péchés** » (cf. 1 P 4, 8). Le Christ nous a aimés sur la Croix d'un amour de charité, c'est-à-dire pour l'amour de son Père entre les mains duquel il s'est remis. « Le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous », il nous a « justifiés par son sang » (cf. Rm 5, 8.9), c'est-à-dire par l'offrande qu'il a faite de lui-même au Père « une fois pour toutes » (cf. He 7, 27). Il est venu en ce monde comme « l'Agneau qui enlève le péché du monde » (cf. Jn 1, 29). Il l'enlève par la puissance d'un amour qui va jusqu'à un abandon total au Père sur la Croix, un amour qui surpasse le mal du péché¹¹. Le Christ a porté sur la Croix tout le mal du péché en tant qu'il nous sépare de Dieu et des autres, il a porté tout le poids de notre fermeture de cœur à l'Amour divin telle qu'elle se vit concrètement dans nos péchés¹².

« Objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur (...) comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas » (cf. Is 3, 3) : le Christ a non seulement éprouvé « comme nous » (cf. He 4, 15) tout le mal que nous pouvons éprouver à cause du péché des autres, mais plus encore il a éprouvé le mal que le pécheur s'inflige à lui-même en péchant : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi

⁹ Qui se vérifie notamment au niveau des familles, de génération en génération.

¹⁰ C'est tout notre être, toute notre humanité à la fois spirituelle, psychique et corporelle (au travers des gènes) qui est marquée par cela, c'est-à-dire par les péchés de nos parents et nos propres péchés. Nous sommes plus contaminés par le péché que nous ne pouvons le concevoir. Nous pouvons tous dire comme saint Paul : « Je sais que nul bien n'habite en moi, je veux dire dans ma chair (...) puisque je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas. Malheureux homme que je suis ! **Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort** (ce corps de mort). Grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur » (cf. Rm 7, 18-25). Nous ne sommes ni conscients de notre « moi » profond ni de tout le poids du mal accumulé qui pèse sur nous comme un couvercle et qui nous entrave dans l'ouverture de notre cœur à Dieu. « Celui qui commet le péché est esclave du péché » (cf. Jn 8, 34) Chacun se sent lié par des chaînes.

¹¹ « “Le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à tous” (cf. Is 53, 6) : *tout* le péché de l'homme dans son étendue et sa profondeur devient la véritable cause de la souffrance du Rédempteur. (...) Dans sa souffrance, les péchés sont effacés précisément parce que lui seul, comme Fils unique, a pu les prendre sur lui, les assumer **avec un amour envers le Père qui surpasse** le mal de tout péché ; en un certain sens, il anéantit ce mal dans l'espace spirituel des rapports entre Dieu et l'humanité, et il remplit cet espace avec le bien » (*Lettre apostolique sur le sens chrétien de la souffrance*, n° 17).

¹² « Lorsque le Christ dit : “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?” (...) On peut dire que ces paroles d'abandon naissent au plan de l'union indissoluble du Fils à son Père, et qu'elles naissent parce que le Père “a fait retomber sur lui nos fautes à tous”, dans la ligne de ce que dira saint Paul : “Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché” (cf. 2 Co 5, 21). En même temps que ce poids horrible, **mesurant “tout” le mal** – contenu dans le péché – **qui consiste à tourner le dos à Dieu**, le Christ, par la profondeur de l'union filiale à son Père, perçoit d'une façon humainement inexprimable **la souffrance qu'est la séparation**, le rejet *du Père*, la rupture avec Dieu. Mais c'est justement par cette souffrance qu'il opère la Rédemption et qu'il peut dire en expirant : “Tout est accompli” (cf. Jn 19, 30) ». (Id., n° 18.)

m'as-tu abandonné ? » (cf. Mc 15, 34). Il a éprouvé, avec sa sensibilité divine, ce que le pécheur devrait éprouver s'il n'était pas aveuglé et endurci par son péché. Dieu « l'a fait péché » (cf. 2 Co 5, 21) en ce sens. À cet « état de péché », dans une « angoisse totale »¹³, il a répondu par un amour « plus grand », dans **la confiance et l'abandon total** à un Dieu qui, à ce moment-là, était entièrement caché à sa sensibilité humaine. En acceptant ainsi de souffrir à cause de nos péchés et en répondant au mal du péché par un amour qui le surpasse et l'anéantit, il a fait ce que nous n'avions pas la force de faire nous-mêmes : nous porter les uns les autres avec **un amour « victorieux du mal »**¹⁴.

3. Notre participation au sacrifice eucharistique

« Sachez que ce n'est par rien de corruptible, argent ou or, que vous avez été **affranchis de la vaine conduite héritée de vos pères**, mais par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ. (...) **Par lui vous croyez en Dieu**, qui l'a fait ressusciter d'entre les morts et lui a donné la gloire, si bien que votre foi soit en Dieu comme votre espérance » (cf. 1 P 1, 18-21). Le Christ n'est pas seulement celui qui « ouvre un passage » (cf. Ps 30, 9) dans un monde soumis au « règne du péché », mais il est d'abord celui qui nous libère de cet engrenage du péché qui faisait que, de blessés, nous devenions blessants nous-mêmes. Il nous en libère en « purifiant nos cœurs par la foi » (cf. Ac 15, 9). Nous ne sommes certes pas dispensés de « lutter » nous-mêmes « contre le péché », de « mortifier nos membres terrestres » (Col 3, 5), mais, ceci, **à l'intérieur de cette foi au Christ Rédempteur**, foi dans le salut qui nous est offert « par grâce », sans mérite de notre part puisqu'il est « un don de Dieu » (cf. Ép 2, 5.8). Nous pouvons mettre notre foi et notre espérance en Dieu « par lui », dans la mesure où nous nous laissons continuellement purifier par lui¹⁵. C'est là le sens d'une prière qui s'adresse, non pas directement au Père, mais au Christ Jésus¹⁶.

¹³ Comme l'explique le Père Thomas Philippe : « L'angoisse de Jésus est proportionnée à la force unificatrice de son amour. En Jésus, tout est unifié par l'amour. Il n'y a pas d'autre équilibre, d'autre harmonie. Cette suspension de l'amour jette donc son âme dans une angoisse totale. Jésus ne trouve rien en son âme à quoi il puisse se raccrocher. Sans amour, il n'y a plus en son âme aucune lumière, aucune vitalité. Tel est le mystère de son agonie divine. Dans cette agonie, Jésus vit la mort de l'amour, et dans sa mort, il vivra la vitalité éternelle de son amour » (*Le mystère de l'agonie et de la passion de Jésus*, p. 59.)

¹⁴ « Car le joug qui pesait sur elle, la barre posée sur ses épaules, le bâton de l'opresseur, tu les as brisés comme au jour de Madiân » (cf. Is 9, 3). « Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste » (Rm 5, 19).

¹⁵ « Or voici qu'un lépreux s'approcha et se prosterna devant lui en disant : “Seigneur, si tu le veux, tu peux me purifier.” Il étendit la main et le toucha, en disant : “Je le veux, sois purifié” » (Mt 8, 2-3). Quoique nous fassions, il nous faudra toujours revenir à cette attitude-là en nous prosternant devant Celui qui est venu, non pour les justes, mais pour les pécheurs. Il s'agit en définitive de nous placer au pied de sa Croix pour nous laisser purifier par son sang.

¹⁶ Comme le fait remarquer le Catéchisme de l'Église : « Même si elle (la prière de l'Église) est surtout adressée au Père, elle comporte, dans toutes les traditions liturgiques, des formes de prière adressées au Christ. (...) Prier “Jésus”, c'est L'invoquer, L'appeler en nous. Son nom est le seul qui

« Avançons-nous donc avec assurance vers le trône de la grâce afin d'obtenir miséricorde et de trouver la grâce comme secours en temps voulu » (cf. He 4, 15-16). Le Christ a voulu que son sacrifice qui nous purifie de tout péché nous soit rendu quotidiennement présent par la sainte messe afin que « nous puissions **recueillir sans cesse le fruit de sa rédemption** ». Notre sanctification dépend essentiellement de la profondeur de notre vie eucharistique¹⁷. Jésus Vivant est là, qui ne demande qu'à nous présenter et nous conduire à son Père en nous prenant dans son offrande, dans son abandon total selon sa promesse : « Je viendrai à nouveau et **je vous prendrai près de moi**, afin que là où je suis, vous aussi vous soyez » (cf. Jn 14, 3), c'est-à-dire dans le sein du Père dans l'action de grâce. Il nous demande pour cela de nous laisser purifier par lui, par son sang, en communion avec tous ceux qui nous ont blessés ou que nous avons blessés et auxquels nous pardonnons ou demandons pardon (cf. Mt 5, 23-24) : « Si je ne te lave pas, tu n'as pas part avec moi » (cf. Jn 13, 8). Il veut, en même temps qu'il « nous lave par son sang », « faire de nous des prêtres pour son Dieu et Père » (cf. Ap 1, 5-6) qui intercèdent et s'offrent eux-mêmes avec lui pour le salut de leurs frères, devenant avec lui, par leur abandon, leur amour envers le Père, victorieux du mal qui s'est accumulé dans leur cœur, dans leur famille et dans le monde entier, capables de laver les pieds de leurs frères (cf. Jn 13, 14), de « porter leur fardeau » (cf. Ga 6, 2).

contient la Présence qu'Il signifie. Jésus est Ressuscité, et quiconque invoque son nom accueille le Fils de Dieu qui L'a aimé et S'est livré pour Lui. Cette invocation de foi toute simple a été développée dans la tradition de la prière sous maintes formes en Orient et Occident. La formulation la plus habituelle, transmise par les spirituels du Sināi, de Syrie et de l'Athos est l'invocation : « **Jésus Christ, Fils de Dieu, Seigneur, aie pitié de nous, pécheurs !** » Elle conjugue l'hymne christologique de Ph 2, 6-11 avec l'appel du publicain et des mendiants de la lumière. **Par elle, le cœur est accordé à la misère des hommes et à la miséricorde de leur Sauveur.** L'invocation du saint Nom de Jésus est le chemin le plus simple de la prière continuelle » (n° 2665-2668).

¹⁷ Comme l'a rappelé le Concile : « C'est donc de la liturgie, et principalement de l'Eucharistie, comme d'une source, que la grâce découle en nous et que l'on obtient avec le maximum d'efficacité cette sanctification des hommes dans le Christ, et cette glorification de Dieu que recherchent, comme leur fin, toutes les autres œuvres de l'Église » (*La Sainte Liturgie*, n° 10).